

La Grotte du Fenheim

Grégoire Courtois

La Grotte du Fenheim (2000)
Quatre personnages ou un récitant.

« **La Grotte du Fenheim** » est un texte conçu spécialement pour être lu à haute voix lors de la performance « C'est ma peau contre la votre » que j'ai donnée le 7 avril 2000 dans l'espace autogéré des Tanneries à Dijon.

J'ai présenté cette histoire comme une vieille fable tchèque datant du 16ième siècle et n'ai dévoilé le véritable auteur que quelques jours après la performance.

C'est la première apparition de l'un de mes auteurs fictifs, Valentin Saluja, qui produira quelques années plus tard un blog faisant partie de l'expérience APTF (Application Pratique de la Théorie de la Fragmentation).

La performance consistait en une lecture devant 3 écrans conçus à base de branches et de draps déchirés sur lesquels étaient projetées des diapositives (plus de 300) et une vidéo, « Derme et pilosité ». J'étais pour ma part vêtu d'un costume de peaux et de fourrures cousu par mes soins et je déclenchais en direct les différentes boucles musicales à partir de mon ordinateur. Ces boucles étaient extraites du Requiem de Dvorak.

Le spectacle complet durait 1 heure 45 minutes.

Après la performance, j'ai oublié ma copie de ce texte dans le squat.

On m'a rapporté quelques années plus tard qu'elle continuait à circuler dans Dijon, au gré des déplacements des militants libertaires.

Versets 1 à 4 :

1-

Mon histoire se déroule dans une contrée oubliée des hommes,
Où le vent et le froid refusent l'étranger,
Où les arbres sont les barreaux d'écorce
De cellules de pierre, de prisons de bois.
Mon histoire se déroule dans un lieu qu'on nomme Gilvcic,
Sur des lieues et des lieues le murmure des épines,
Des craquements comme les cris
D'habitants immobiles,
Une forêt qu'on croirait une Terre
Tant son vaste manteau
Cache l'horizon,
Une forêt qu'on croirait une Terre
Si bien que les pays de toujours
renoncèrent à son nom.

2-

Je suis une femme habitante de ces bois,
Et comme mes semblables je n'ai pas de patrie,
Ou peut-être en ai-je une au-delà de Gilvcic,
Un nom sur une feuille que je ne lirai jamais.
Mes enfants ne connaissent pas le nom de leur roi,
Dans la forêt de Gilvcic, il en va ainsi :
Nos voisins sont les loups,
nos amis les cerfs bruns.
Car il en va ainsi dans les bois de Gilvcic,
Innocents sans pays oubliés à leur sort,
Nous mangeons des légumes et buvons l'eau du ciel
Car les bêtes sont mortes et que la source ne désaltère
Que notre soif de rire de nous-mêmes.

3-

Mon homme est un rude, un vaillant et un fort.
Il nous chauffe de ses mains quand l'hiver est trop lourd.
Dans ses doigts vole la hache et les loups peuvent le craindre
Car on raconte chez eux aux petits louveteaux
Qu'il pourfend les garrots aussi bien que les troncs.
Quand les vents soufflent fort et que gèle la fougère,
Il revient du labour tout coiffé de glace.
Il s'assied près du feu, prend sa pierre et sa hache
Et il l'affûte en silence
pendant que gouttent ses cheveux
Sur ses mains et ses genoux.
Puis il pose ses outils, soulève quelques bûches du tas près de lui
Et les porte au foyer de notre potager.
Là il reste jusqu'au soir à soigner les légumes

Et revient embrasser nos enfants sur le front.

4-

Au pied des montagnes desquelles personne n'est jamais venu,
Nous vivons les saisons comme s'il n'y en avait qu'une,
Nos enfants grandissant plus vite que nos choux,
Mes mains plus crispées chaque jour
Sur les anses des marmites,
Sur les manches des casseroles.
Des nouvelles d'ailleurs, nous pensons qu'il y en a,
Mais jamais personne ne pousse ses pas
Assez loin dans Gilvcic pour nous les raconter.
Mon homme devine juste, à l'absence des loups,
Qu'une guerre pas très loin
A laissé sur le sol un festin de chair et de sang.
Nous ne parlons qu'aux arbres, aux animaux blancs,
Et laisserons partir nos enfants, dans quelques années,
Pour qu'ils découvrent à leur tour le bonheur que nous vivons,
Dans la paix.

Versets 5 à 8 :

5-

L'histoire que je vous raconte n'est pas celle de ma vie
Bien qu'une part de celle-ci y soit liée à jamais.
L'histoire que je vous raconte ne sera qu'un murmure
Dont j'avais moi aussi entendu le bourdonnement
Venu des montagnes, du nord ou du sud.
L'étrange mélodie que se renvoyaient les arbres
Est aussi parvenue jusqu'à moi avant ça.
Le destin a voulu qu'elle devienne réelle
Comme la neige sur les branches et les bleus sur nos jambes.
L'histoire que je vous raconte, vous la connaissez déjà
Vous avez frissonné de ses lugubres chapitres
Ici ou ailleurs aux quatre coins du pays,
Mais puisqu'il en va des légendes comme des oies sauvages,
Elles reviennent toujours plus tenaces que la peste.

6-

Un jour est revenu mon homme de la forêt,
Plus morne qu'un autre soir, ses gestes étaient gracieux
Pareil au grand chat des rochers,
Celui qu'on voit de loin mais que l'on n'approche
Pas même de la voix.
Il a posé son outil sans regarder ses fils, sans effleurer leur tête
Comme il fait d'habitude.
Il a jeté vers moi un regard défendu, scrutant de bien plus loin
Que de vingt ans d'amour.
Il m'a dit :
- Femme, aujourd'hui est le dernier jour que tu me vois.
Je pars en matinée vers le cœur de Gilvcic.
Tu ne dois pas songer au mal que je te fais
Mais au bien que nous deux ensemble avons vécu.
Tu es forte et maintenant nos enfants peuvent se battre.
Tu ne dois pas penser qu'arrivera le malheur.
Femme, je te quitterai demain avec la lune
Et si les raisons de mon voyage se font connaître
Avant le début du jour, je te les présenterai
Comme des rubis précieux,
Car il est des vérités qui doivent rester cachées
Et d'autres moins fragiles qui tolèrent le langage.
Sur ces mots il a fermé la porte de notre chambre
Et j'ai pu regretter déjà le son de sa voix.

7-

Le vent cria fort cette nuit de tumultes.
J'ai passé plusieurs heures à soigner les fruits minces.

Nos enfants ont dormi comme si rien n'arrivait,
 Comme s'ils étaient trop jeunes pour comprendre que des mots
 Signifient des idées et qu'enfin ses idées
 Ravagent tout dans nos âmes.
 Leurs âmes à eux étaient claires, et figées en leur centre
 On pouvait voir, en y regardant bien,
 leurs maigres souvenirs et leurs douces espérances
 prisonniers dans la glace d'une jeunesse trop longue.
 Je pensais à l'histoire que j'avais entendue,
 Aux échos insistants des passés et des brumes.
 Je pensais que mon sort se jouait loin ailleurs,
 Qu'un funeste seigneur en tirait toutes les cartes
 Et faisait apparaître les couleurs à sa guise
 Sur la table devant lui et raflait l'or des joueurs.
 Avec le temps j'avais appris à comprendre le hibou
 Qui parle sa misère le soir sur les cimes.
 Ce qu'il dit cette nuit augurait du moins bon
 Et malgré les nuages je lisais les étoiles
 Si bavardes ce soir-là que j'aurais pu les croire
 Imprimées sur mes yeux ou au fond de ma tête.
 Quand je me suis couchée, un orage s'est levé
 Et la neige recouvrit sans relâche la maison
 Les arbres, les clairières, les tanières, les ruisseaux,
 Et vingt ans de ma vie
 Sous mes larmes gelées.

8-

Le matin est venu plus rapide que l'aiglon.
 La chaleur de mon homme dans le lit s'est peu à peu dissipée.
 Pour ne pas la perdre trop vite, je me suis tout de suite
 Laissée tomber dans le creux qu'avait fait son corps sur la paille.
 Je sentais son odeur et j'entendais ses pas
 Qui cognaient à côté contre les planches de notre vieux parquet.
 Ses mains frottant les bûches quand il a ravivé le feu,
 Ses paumes contre les poils de son long manteau gris.
 La porte s'est ouverte.
 J'en ai senti le froid.
 Un dernier craquement.
 Mon homme était parti.
 Je me suis levée et suis partie au bois.

Versets 9 à 11 :

9-

Les arbres défilent sur mes flancs,
Mes pieds s'enfoncent dans la neige.
Vous ne me connaissez pas, vous ne savez rien de moi,
Mais comment pourriez vous alors que même à moi sont cachés
Mes propres rêves et mes propres désirs.
J'étais un homme habitant de ces bois
Que je tranchais chaque jour pour la survie des miens.
J'avais une femme, des enfants, une hache
Et ma vie me convenait
Pas plus sale qu'une autre.
Je parlais aux oiseaux quand les temps étaient doux.
Je ne tuais pas les cerfs pour qu'ils m'offrent un abri
Au plus fort des tempêtes.
Je faisais fuir les loups.
Aujourd'hui mon passé s'est perdu dans les vents
Et la flamme d'hier luit comme celle d'autrefois.
Je n'ai de nourriture que pour un ou deux jours.
Je cours vers le cœur de Gilvcic comme d'autres avant moi,
Dans les dires des vieilles femmes près du feu des campements,
Celles qui parlaient aux jeunes de maris envolés sans raison
Et courant jusqu'à ce que meure leur souffle.
On ne sait ce qu'il advenait d'eux,
Certains les pensent morts, d'autres croient à la mer,
Un océan chaud dans lequel ils reposent,
Dans lequel ils dorment fatigués et pleurant
La joie, la délivrance d'une vie de labeur.
Ma mère parlait de dryades, d'êtres de la forêt,
De visages féminins incrustés dans l'écorce
Et desquels les hommes tombaient amoureux.
Ils passaient quelques jours à tenter de les revoir
Et mouraient comme des enfants,
En boule contre les racines gelées des grands sapins.
Je n'ai pas vu de dryades ou quoi que ce soit d'autre,
Ni visage ni esprit dans l'écorce des troncs,
Aucune voix ne m'a dicté de partir comme je le fais
Ne cherchant rien d'autre que les raisons de mon départ.
Non pas que ma vie me déplaisait comme elle était,
Dure, sans l'espoir d'un moment d'accalmie même au fort de l'été
Même quand nous voyions le soleil
et que l'eau dégelait dans le lit des ruisseaux.
Ma vie c'était la mienne et cela suffisait à la rendre supportable.

10-

J'ai maintenant dépassé le point le plus lointain que j'aie jamais foulé,
Mes affaires devenant insensées aussi loin de chez moi.

Pas de muse dans les branches ni de voix dans ma tête.
Une douleur de givre sous mes habits mouillés.
On dit que personne ne survit à ces bois
Plus longtemps qu'un jour et qu'une nuit de solitude.
Je ne connais pas de grotte par ici et la nuit tombe.
Les loups ont dû me suivre.
J'attendrai un signe quand il fera tout noir
Mais je n'espère rien car même emporté par la mort
Je saurai que c'était ce que j'avais à faire.
On ne résiste pas à l'appel qui m'a assailli.
Le choix n'est pas permis face aux forces du destin.
Je mourrai debout tout comme j'ai vécu
Et ne saurai jamais de qui j'ai été l'esclave.

11-

La nuit est froide, la neige commence à craquer.
D'ordinaire c'est le signe de rentrer près du feu.
Pour cette fois, le chemin du retour me serait plus fatal
Que la marche vers l'avant car je sais que derrière
Il y a un jour de bois mais que devant peut-être
Quelque chose m'attend.
Je crois voir une lueur bien cachée dans les branches,
Une flamme dansante qui ne peut être la lune.
Des insectes du froid peuvent briller comme des torches
Et certains trompent de nombreux promeneurs insouciants.
Si ceux-ci doivent me conduire à mon tombeau de glace,
Alors je vais les suivre.
Mais alors que mes pas se comptent en dizaines sur la terre,
La distance qui me sépare des insectes décroît.
Peut-être sont-ils moins farouches qu'on le dit.
Je n'en suis plus qu'à vingt pieds quand dans le halo
De lumière, je découvre du bois, une porte, bien taillée
Et je peux me rendre compte
que mes insectes n'étaient qu'une lanterne
Suspendue au-dessus du seuil d'une fière maisonnette.

Versets 12 à 15 :

12-

Mon nom est Wülf et je vis dans ces bois.
Ma maison s'y accroche comme la sangsue aux cuisses.
S'il y a un centre à ce tas de résine que beaucoup
Appellent Gilvcic, alors c'est là que je vis,
Entre la pierre et le corps des sapins millénaires.
Ces rejetons épineux m'enterreront en riant
Quand mon heure sera venue
Et ils suceront mon sang, lécheront mes peaux mortes
De leurs racines mouillées pour monter un peu plus haut
Vers les cieux qu'ils vénèrent.
L'homme que je suis n'aspire pas aux hauteurs
Mais aux repoussantes bassesses de la Terre et du fond.
Un homme qui m'emploie vit au creux d'une grotte
Et le soleil pour moi est comme la preuve honteuse
Que je ne suis qu'un mortel condamné à la brûlure.
Si le destin de l'homme est de roussir au soleil,
J'emploierai ma vie à en cacher les rayons,
Je vivrai dans le noir n'acceptant que la nuit,
Je tuerai la chaleur en passant de la neige sur mon corps,
Combattrai la malédiction des flammes cyniques
Par des glyphes et des sceaux sur mes meubles et ma peau.
Si le destin de l'homme est de roussir au soleil
Et de mourir tranquille dans la chaleur des cieux,
Alors je ne mourrai pas, tout comme mon maître plus bas,
Et mon éternelle demeure sera froide comme un sommet de montagne,
Enneigée comme un pic, immobile et solide,
Rempart de glace élevé devant la mortelle chaleur à laquelle
Tous les hommes étrangers aspirent.
Le chaud, je le bannis !
De chez moi, de mon pays !
Et refuse d'oublier que mes sens me font souffrir.
La morsure d'un glaçon est pour moi une caresse,
Le vent frais un baiser et la neige une aubade.
La douleur succulente d'un torrent dans l'hiver
Est pour moi comme du pain dans la bouche d'un pauvre,
Un sourire givré toujours prêt aux faveurs
Un miel doux dans la gorge du souffrant alité.
Si le froid se fait femme
Je la prends pour épouse.

13-

Les années de loyauté m'ont appris des mystères.
Mes yeux voient dans l'obscurité à force de vivre
Dans les ténèbres de la nuit sylvestre.
J'ai renoncé depuis longtemps à la chaleur des lanternes,

Une seule brille jour et nuit juste devant ma porte
Attirant l'égaré ou le fou qui me cherche.
Ma maison s'est fondue dans la roche de la caverne
sur laquelle elle repose depuis plus longtemps
Que la race qui m'a fait.
Je mange les animaux qui viennent devant chez moi,
Epuisés, à bout de force, s'allonger et mourir,
Sacrifiant leur viande rouge à leur maître qu'ils craignent.
J'en déguste le sang quand le givre est tombé
Et qu'il l'a transformé en la soupe du seigneur,
Toute rosée comme la fleur
Dont on parle loin à l'ouest
Mais dont la frêle allure ne tolère nos climats.

14-

Je n'ai rien à payer mais mon or s'accumule
En immenses édifices que je recouvre de neige.
Ils montent dans ma maison et partout alentour
Et j'y dors chaque jour dès qu'un rayon se lève.
Palpant le métal froid prisonnier pour un temps,
Je rassure mon sommeil quand les rêves m'agitent.
Cauchemars de canicule,
Crépuscule enflammé,
Rougeoyante forêt sous un feu qui l'assaille.
Le contact bruyant de leur peau de ferraille
M'apaise aussitôt et me fait retrouver
Les désirs nocturnes d'un hiver rigoureux
Un hiver plus long que deux éternités,
Dont l'une d'elle, je l'espère, me nichera en son sein.

15-

Mes souhaits s'envolent,
Papillons noirs et blancs,
Rapaces aux yeux gris sous les nuages épais.
Mes pensées, comme disent certains,
Sont de chair et de sang,
Toutes les bêtes de ces bois à sabots ou à plumes.
Parcourant les chemins, se frayant des passages,
Ils sont de ces grands arbres les gardiens nébuleux.
Chacun ayant la forme d'une de mes convictions,
Les loups sont mes peurs,
Les hiboux mes attentes,
Les cerfs sont mes désirs
Et les renards laiteux mes idées d'évasion.
Tous sont forts comme des sceptres,
Innocents comme des vierges,
Mais ils cherchent sans répit une issue à leur peine.
Jusque dans leur tanière,

Ils ne trouvent que la mort
Sous les coups des mortels
Inconscients de leur faute.
Un beau jour on tuera la dernière de mes vies,
L'ultime réflexion faite chair par magie
Et on tuera ainsi toutes ces feuilles et ces troncs,
Les secrets et les craintes qui seront leur seule faute.
Cette forêt, ces montagnes appartiennent à mon cœur.
Les êtres qu'elles abritent sont des bouts de moi-même.
Gilvcic, en un sens, pourrait être mon nom,
Tant je suis ce qu'elle est
Et que ce qu'elle est
N'est autre que moi.

Versets 16 à 18 :

16-

Comme plusieurs fois le mois, quelqu'un frappe à ma porte.
Des bruits courent sur mon compte
En raison de ce fait.
Un homme brun, blond ou blanc s'arrête sur mon palier
Ne sachant d'où il vient ni ce qu'il cherche ici.
Elles disent que je les tue, les vieilles femmes aux yeux rouges
Et elles pleurent leurs amants maudissant mon allure.
Mais personne ne veut croire que c'est moi la victime
Et qu'un avenir beau attend leurs faux martyrs.
« De la Grotte du Fenheim, disent les femmes de tout temps,
De la Grotte du Fenheim viennent de sombres échos.
En ligne droite, de là-bas, il se jettent dans les bois
Et rencontrent les troncs qui renvoient leur message.
De la Grotte du Fenheim, disent les femmes de Gilvcic,
Les cris et les plaintes de nos hommes surgissent,
Leur douleur d'être seuls nous revient toute nue
Et nous fait regretter de n'avoir retenus
Nos amours qui partaient sans raison ni envie. »
Oui, c'est bien ce qu'elles disent,
Me croyant ogre ou loup,
Moi qui ne donne à ces hommes
Que ce qu'ils me demandent.

17-

Ce soir revoilà que ma porte est frappée.
La lueur sur le seuil attire un nouveau hère.
Je lui ouvre sans attendre : c'est à ça qu'on me paie
Et je le fais asseoir sur le tas de pièces d'or
Réservé à ces hommes qui parcourent Gilvcic
Quand la nuit est tombée.
C'est mon tas le plus chaud : je n'y ai pas mis de neige.
La vibrante sensation que la nuque doit subir
Sur un autre de mes sièges
Tuera à coup sûr le premier de ces fous.
« Ne dis rien, voyageur, je sais ce que tu veux.
Tu n'es pas le premier à me rendre visite.
Beaucoup d'autres avant toi ont calmé sur cet or
La chaleur dans leurs jambes fatiguées de marcher.
Ne dis rien, voyageur, car tu ne le sais pas,
Mais tu vas recevoir ce à quoi tu aspires.
Je suis là, je te parle, tu ne sais pas mon nom,
Ni celui de mon maître qui me paie pour ton bien,
Mais déjà tu comprends que tu atteins le but
D'un insensé périple à l'horizon caché.
Ne dis rien, voyageur, et repense aux légendes

Qui saoulèrent ton enfance de mensonges apeurés.
Tout ce que tu as cru s'envolera dans la brume
Car le sort qui t'attend est envié de chacun
Et qu'on cache le bonheur derrière l'épouvantail
Pour ne pas qu'il se donne au premier qui le voit. »

18-

L'homme, comme tous les autres qui passèrent avant lui,
Me regarde, serein, et fait mine de comprendre.
Pour ma part je suppose que ces mots que je dis,
Toujours les mêmes à chacun de mes beaux visiteurs,
Eveillent en eux des joies qu'ils ne soupçonnaient plus
A l'approche d'une mort semblant inévitable.
Ils reposent dans le froid et espèrent la chaleur
Ils halètent tout leur souffle et rêvent au grand sommeil.
Les bontés que je dis prennent forme dans leurs têtes
Sans qu'ils sachent que leurs souhaits sont petits face à Lui.
On dira que mon maître vole les innocents
Mais jamais aucun d'eux ne s'est plaint en retour.
On dira qu'il les mange, qu'il les tue ou qu'il ment
Mais j'ai vu dans leurs yeux au moment attendu
Des étoiles de givre racontant des secrets.
J'ai vu des univers, des montagnes colorées
Sur leurs lèvres tremblantes à l'instant le plus beau.
Pareille joie, de ma vie, je n'ai jamais vécue,
Pareille douce victoire face aux foudres des astres.
Nul humain n'imagine l'expérience du travail
Opéré par mon maître dans son grand savoir faire.
Nul humain ne conçoit ce qu'il ne peut comprendre
Mais le cherche pourtant par centaines chaque année,
A frapper à ma porte pour que je les conduise
Vers le fond de la grotte
Au bout du corridor
Dans l'antre raffiné du plus sage d'entre nous.

Versets 19 à 22 :

19-

Je prends l'homme par la main.
Je lui ouvre la voie.
Les galeries du Fenheim sont obscures pour celui
Qui ne voit qu'à midi les formes et les contours.
Le boyau plonge devant vers le frais des cavernes.
J'aime toujours m'y rendre pour en goûter le ton.
Jamais ne suis déçu par l'antique sensation
Primitive qu'on éprouve dans une telle cathédrale.
De la roche que les vents venus des profondeurs
Ont sculpté à merveille à la taille d'un homme.
Mon gracieux compagnon serre ma main de plus belle
Mais je sais qu'il ne peut malheureusement pas voir
Les milliers de merveilles sur les murs de ce trou.
Des mâchoires et des dents, des visages souriants,
Des paysages figés dans de grandes positions.
La vision dans le noir est la plus belle qui soit,
La plus pure quand les ombres ne brisent pas la candeur
Des formes observées à trop vive lumière.
On les voit telles qu'elles sont
Sans les yeux du soleil
Qui voudrait nous dicter ce qu'on doit regarder.
La gracieuse nudité d'un rocher dans la nuit
N'a d'égal que son double dans un recoin plus sombre.

20-

Les pas lourds de mon hôte montrent une brève réticence.
Ce voyage dans la nuit n'est pas du goût de tous.
L'homme de tous les pays vient ici par courage
Mais une fois dépassée la frontière lumineuse
Deviens doux comme l'agneau qu'on conduit au troupeau
Traîne les pieds derrière lui comme un lourd fardeau,
Fait semblant d'attendre son destin imprécis
Lutte contre les regrets de n'être pas chez lui
A soigner ses enfants et sa femme chaleureuse
Dans la clarté du jour où il voit ce qu'il tue.
Le seul lien qui le noue au réel de l'endroit
Est ma main qu'il agrippe, toujours plus passionné,
Sensible au moindre muscle que je pourrais bouger
Indiquant qu'on arrive à l'endroit qu'il recherche.
Le courage de l'humain n'est pas très courageux
Et refuse de combattre ce qu'il ne peut pas voir.
La fierté de rester succombe vite à l'envie
De partir affronter un ennemi plus visible.
Mais si loin dans la grotte, on ne peut pas s'en retourner
Sans un guide tel que moi ou sans quelque lueur,

Alors l'homme, comme les autres,
Remet toute sa confiance
Dans ma main qui l'emmène
Au-delà de ses craintes.

21-

Et se profile l'instant où ma tâche se précise,
A dix pieds du caveau que l'homme ne peut pas voir.
Je le tire par le bras et lui prends les épaules.
Le robuste se laisse diriger comme un mort,
Accompagne mon mouvement qui le pousse sur le mur.
Je remonte mes paumes sur ses joues broussailleuses,
Lentement pour sentir si sa foi est totale.
Il tremble comme l'enfant,
Oublie ses gestes rudes
Et accepte sans mot dire notre danse partagée.
Je fais marcher mes mains partout sur son visage,
J'en explore les reliefs, j'en pince les endroits mous.
Il sourit, je le vois, ses yeux toujours fermés,
Comme s'il comprenait ce que je juge en lui.
Je descends sur son torse et commence mon travail,
Fait voler une par une les attaches du manteau.
Il tombe droit sur ses pieds chaussés de chaude fourrure.
Je sors de son fourreau ma grande lame aiguisée
Et l'approche du tissu maintenant inutile.
A partir de la taille je remonte vers le cou.
Le couperet se déplace ignorant tout obstacle.
Quelques poils tordus sont fendus par mégarde
Mais je laisse tout intacte la peau en dessous.
Quand j'arrache l'habit, un frisson le parcourt
Lui trop peu familier du baiser des cavernes.
Je m'applique sur son torse, j'y compresse ma figure
Et je sens sa rudesse revenir de très loin.
Je m'agrippe à ses bras, en parcours la longueur,
Effleurant sa peau mâte du bout de mes doigts.
Mon couteau plonge alors vers ses jambes et remonte
Emmenant avec lui ses jambières en gros cuir.
Quand enfin il est nu comme l'enfant dans le ventre,
Je me colle contre lui et le serre et le frotte
Et réchauffe son corps épuisé par le froid.
De sa bouche entr'ouverte ne s'échappe aucun son.
Il accepte ma force et le manège honteux pour ceux qui vivent le jour.
Il m'offre sa confiance, toute entière, dénudée,
Pendant que je le touche des orteils aux cheveux.

22-

Sa peau maintenant est prête, douce écorce flexible.
Il la porte comme quiconque refuserait de le faire.

Faiblement rougie par mon massage envieux,
Elle pourrait presque luire tellement elle est chaude.
Mon maître est là derrière cette porte fermée
Qui ne laisse rien filtrer des secrets qu'elle protège.
Mon maître l'attend pour lui offrir son œuvre,
Des siècles d'expérience concentrés dans ses mains.
Le premier qui le cherche mérite ses faveurs,
Des quatre coins du monde on a droit à ce don,
Mais moi qui le côtoie ne reçoit que de l'or
Dont je ne peux rien faire que le garder dans mes mains.
Mon destin est ici, dans le noir de ces grottes
Et j'imite mon modèle, la perfection divine,
Espérant qu'un beau jour, il posera sur mon corps
Ses gestes mesurés et ses mains reliées d'or.

Versets 23 à 25 :

23-

Une porte s'ouvre et on lâche ma main.
La clarté un instant me fait plisser les yeux.
La silhouette de mon guide s'évanouit en brûlant.
Plus nu que le serpent, je m'avance sans peur
Tout en cherchant les ombres dans le blanc et le feu.
Le décor est de braise, un soleil sous la terre.
Nul repère devant moi ne permet de juger
Si le haut est en haut et le bas sous mes pieds.
Quand on flotte, ébloui, souvent on croit voler,
Et entrant dans la pièce, je cherche à m'y poser.
Un feu qui ne brûle pas. Des flammes inoffensives.
Mon esprit doit me jouer le plus beau de ses tours
Ou bien est-ce l'illusion du sorcier qui vit là.
Sans une crainte je progresse et mon œil s'habitue.
Les brasiers s'amincissent et deviennent des torches
Disposées comme des trophées sur les murs qui apparaissent.
Un serment dans mon âme résonne sans relâche :
Si je dois mourir ici, je le ferai sans peur,
Un destin, une parole, je n'avais qu'un seul choix
Et si mes pas m'ont menés dans cet antre,
C'est que Dieu l'a voulu ainsi,
Dans sa grâce éternelle, il m'a mené au bout
Du tunnel ténébreux pour que je sois fort
Face au sort qui m'attend.
Bien ou Mal derrière la lumière,
Je suis prêt.

24-

Le tableau apparaît et mes yeux sont guéris.
Cela pourrait être une nouvelle illusion.
Devant moi une grotte qui s'élançe comme un gouffre,
Un espace insensé au-dessus de ma tête.
Sur le sol des tapis aux motifs absurdes,
Sur les murs des tentures bien tendues par des branches
Et sur lesquelles je vois danser des ombres dessinant des histoires.
On ne peut rien entendre à ces contes
De la façon dont on comprend d'habitude,
Mais pourtant sans école j'apprécie leur teneur
Et sourit à leurs charme comme un grand initié.
Des rideaux opaques divisent l'endroit en petites alvéoles
A la taille d'un homme
Et dans chacune d'elle brille une torche
Si bien qu'on peut deviner la silhouette de celui
Qui décide de s'y installer.
J'y remarque aussi un lit et quelques fournitures,

Un nécessaire pour la nuit ;
Je pense que l'un d'eux doit être pour moi.
Mon hôte m'attendait comme mon guide plus haut
Et tout ce qui m'arrive est écrit quelque part.
Les fils de nos vies sont tressés comme des toiles d'araignées
Dans les branches des arbres
Sans qu'aucun de nous ne puisse dire
Où commence un fil et où se terminera celui de son voisin.

25-

Je marche dans la grotte. Personne ne m'interpelle.
J'évolue dans les allées dont je ne vois pas la fin.
Sur mes flancs je découvre
Des paillasses rangées aux formes arrondies,
Des couches modelées à la forme du corps,
Plus petites ou plus grandes selon leur emplacement
Et il semble que certaines soient faites pour les enfants.
A côté de chacune quelques branches de charbon
Taillées bien en pointe comme le bout d'une plume
Et servant à mon idée à griffonner les draps et les tapis
Des motifs étranges qui frappèrent mon regard.
En m'approchant plus près des tissus et des toiles
Un curieux reflet attire mon attention.
Je passe ma main sur le cuir transparent.
Un travail qui ne ressemble à rien de ce que je connais.
La couture est infime, le raccord invisible,
Le fil utilisé semblable à celui de la soie.
Au toucher je ne peux juger de la nature du matériau employé.
Si c'est du cuir, je ne sais de quel animal.
La peau est si souple et si fine à la fois.
Un esthète en ces lieux apprécie la beauté.
- Qui a conçu ce travail appliqué ?
Je me mets à parler à personne alentour
Et à ma grande surprise, voilà qu'on me répond.
Une ombre derrière un voile se déplace lentement
Sans un bruit quand mes pas résonnent sur des lieues.
La silhouette de profil s'arrête devant une torche
Et je vois bouger ses lèvres, collées sur la tenture.
On dirai qu'il l'embrasse et me parle au travers
En ces mots importants qui m'empoignent le cœur.

Versets 26 à 31 :

26-

« Mon enfant,
tu arrives aujourd'hui comme un homme
En face d'un père qu'il ne connaît pas.
Je te parles à toi comme j'ai parlé aux autres :
Avec de l'amour et lointain à jamais de la haine que tu crains.
Je ne suis pas ton ennemi, ni un diable ou un ogre
Et si cette demeure t'apparaît inconnue,
Elle n'en est pas moins tienne pour le temps de ton séjour
Et pour toutes les nuits qui viendront après celle-ci.
On m'a appelé Külptz et nombreux sont ceux qui le font encore,
Mais apprends quand même qu'à bien d'autres noms
Je retourne la tête,
Et si l'envie te prend de me baptiser à nouveau,
Fais-le sans honte
Car aucun dieu n'écoute
Le murmure des cavernes. »

27-

« Mon enfant,
Ta marche a été longue et semée de souffrances.
De la neige et du vent ont pavé ton chemin.
Peut-être que mon employé qui vit à l'extérieur
T'a déshonoré de quelconque façon.
Son existence est pénible et tu dois l'excuser
Car les revers subis seront maintenant pour toi
Autant de songes troubles aux frontières de l'oubli.
Le trésor qui t'attend vaut bien tous les outrages
Et s'il se laissait toucher au-delà de la mort,
Il vaudrait bien qu'on meure pour le voir de plus près.
Peu de choses en ce monde mériteraient qu'on les quitte
Pour la simple extase de les rendre plus belles,
Et si Dieu en est une à la lumière du jour,
Le présent que je vais te faire est son jumeau
Dans l'ombre souterraine. »

28-

« Mon enfant,
Je ne t'ai jamais vu, mais je t'aimais déjà
Avant même que ta mère t'ait portée en son ventre.
Ma tâche et mon destin sont de ceux des plus nobles
Et il n'est aucun homme que je ne vénère
Et à qui je cacherai les bonheurs que je sais.
Je m'emploie chaque nuit à vous rendre plus grands.
Je modèle des héros, je fabrique des géants.
Nul ne sort de chez moi sans un rire de fierté,

Sans gravée en son cœur sa victoire sur le monde.
Ta famille et la vie que tu as vécue
Sont déjà des lambeaux qui flottent dans le vent.
Ils t'apparaissent, à la lumière de ces torches,
Comme les maigres vestiges d'un monde sans couleurs.
Ce que je t'offre ce soir
Est pareil aux reflets sur l'écaille du poisson,
Chatoyant comme le givre pendant à ta fenêtre
Qu'un rayon de soleil traverse en son centre
Et fait naître de rien
Des images voluptueuses.
Viens à moi, mon enfant, et ta peine sera morte. »

29-

« Mon enfant,
Tu es nu devant moi comme tu étais naguère
En paraissant au monde le premier de tes jours.
Malgré tout, ton habit est le plus chaud de tous
Et il empêche tes chairs de connaître
Des sensations secrètes.
Ces mystères, mon enfant, je vais te les montrer,
Et faire naître avec eux des océans de plaisirs.
Après ça, que tu jures par le sort ou la foi,
Tu verras l'existence de l'œil pur du vieux sage.
Les formes et les lueurs t'apparaîtront polies.
Le timbre des voix brillera comme un cristal.
Les plaies seront pour toi autant des baisers amoureux,
La morsure du grand loup te plongera dans le bain
D'impensables marées aux remous chaleureux.
Viens à moi, mon enfant, et connais le destin
Que connurent avant toi les héros admirables
Dont les noms t'apparaissent comme modèles de passion.»

30-

« Mon enfant,
Je vais aller chercher mes cires, mes huiles bienfaisantes
Et le glorieux matériel qui me sert au travail.
Tu es désormais libre de partir,
Rejoindre la forêt et la femme qui t'attend.
Personne en cet endroit ne bloquera ton chemin
Si ton choix te ramène à l'endroit d'où tu viens.
Mais si comme je le pense, tu décides de m'attendre,
Tes pieds devront rester figés sur cette roche
Et ne pas être déplacés d'une infime mesure.
Au retour, je verrai si tu hésites encore
Ou bien si tu acceptes ton avenir grandiose.
Au retour tu vivras, si tu es encore là,
L'expérience de l'amour dans un berceau de soie.

Au retour tu vivras, si tu es encore là,
L'ultime accomplissement d'une vie de recherches
A courir par les bois après les cieux ouverts.
Au retour, mon enfant, tu vivras.
Enfin, tu vivras. »

31-

Et sa silhouettes grossit, sur la toile devant moi.
Et le bruit de ses pas n'atteint pas mes oreilles.
Et enfin je l'attends, sans bouger d'une larme,
Qu'il revienne m'offrir un précieux sacrifice.

Versets 32 à 38 :

32-

Quand l'homme revient chargé d'instruments,
Mes pieds se sont fondus dans le sol rocailleux.
Je n'ai pas tremblé et à peine frémi
Et mon corps résolu attend sa récompense.
Le sourire de mon maître scintille comme un diamant.
Ses bras fendent l'air comme deux ailes géantes
De vautour ivre et fou au-dessus de sa proie.
Je ne serai pas dévoré !
Je ne suis pas une victime !
Mais l'heureux prétendant à un sacre brûlant.
Il tient dans sa main un couteau aiguisé
Au manche serti de subtils bijoux
Dont la forme m'évoque des contrées que j'ignore.
Tout résonne dans l'air en furieux bourdonnement.
Des chauve-souris brunes marchent sur leurs deux pattes
Pour ne pas se brûler aux flammes plus haut.
Un tourbillon de cendres, de lave et de rage
Tourne comme le serpent perdu dans l'incendie.
Le grondement des montagnes rejailli en leurs cœurs,
Fait sonner comme des cloches les rochers millénaires.
Mes oreilles en sont muettes et bavardes de cris.
Ma peau semble vibrer, se soulever en vagues,
Un rivage ondulant à la place de mes jambes.
Je suis nu dans cette grotte comme objet aérien,
Liquide, rougeoyant et noir terreau fertile,
Quand Külptz s'approche sans sembler regarder,
Sa tête retournée vers un pic de pierre.
J'y vois dessus gravés les périples de ma vie,
Les chasses et les pays en deux coups de burin.
Du givre sur les mots qui figurent mon passé
Fondant dans la fournaise de l'avenir qui m'attend.

33-

Külptz est tout près de moi, je ne vois pas son visage
Ni l'envie dans ses yeux de servir un destin.
Sa main toute brumeuse fait tourner le couteau
Et transforme sa lame en éclair scintillant.
Elle avance vers mon corps, une plage en marée,
Mon regard extérieur aux orbites naturels.
La scène qui se déroule semble un bûcher ardent
Avec, frêle brindille, mon corps en son milieu.
La pointe est posée sur ma nuque docile.
Elle s'enfonce lentement et me fait voir un astre.
Je sens le métal froid voyager dans mon cou,
Détacher un à un les morceaux de chair tendre.

En un arc de cercle elle parcourt tout mon col
 Faisant couler un sang de sinistre mémoire.
 Mais cette fois le liquide ne parle plus de mort :
 Il chante les couleurs, glorifie les saisons !
 Il apporte réponse, autrefois la question !
 Les gouttes écarlates qui descendent sur moi
 Sont comme celle de la mère sur l'enfant accouché,
 La beauté du calice !
 Le sang du sacrifice !
 L'extase qu'un peu de soi puisse courir l'aventure.
 La douleur est le signe que quelque chose se passe
 Et qu'une part de la vie est une part de souffrance.
 Un sinistre génie m'avait privé de mes sens.
 Et je vois une étoile !
 Et j'engendre une planète !
 J'accompagne en pensée l'outil précis qui exerce son office,
 Me déliant de mes fers trop rouillés par l'amour.
 Ah, passé !
 Ah, femme, enfants, labeur !
 L'importance se déplace vers de plus grandes vallées
 Et change ce qui fut en inepte passion.
 Gilvcic était ma vie,
 J'aurais pu y mourir !
 Que je n'aurais pas connu les richesses contenues
 Dans le fil de cette lame
 Et d'une autre après elle.
 Qui aime trop ce qu'il a garde ses yeux fermés !
 Qui aime trop ce qu'il a en oublie même d'aimer,
 En oublie ses mouvements et la force dans ses bras,
 En oublie les saveurs qu'il a goûté enfant
 Ecorchant son genou sur la pierre affûtée
 Et pleurant du plaisir d'être encore un vivant,
 D'être un sensible humain acceptant l'expérience.

34-

Le couteau me descend doucement dans le dos
 Sur une ligne qui suit un trajet ancestral.
 Je sens frottée ma peau par dessous ses attaches.
 Elle tombe peu à peu comme un habit trop large.
 Je pensais ainsi nu, mes chairs propres bien à vif,
 Que le froid percerait tel un autre ciseau,
 Mais le contraire est là, me laissant ignorant,
 Et la chaleur me prend jusque sous mes paupières.
 Je sens rouler des braises le long de mon dos.
 Mon sang est en feu !
 Peut-être qu'il boue, et qu'il s'évapore
 Ou bien disparaît-il dans d'autres cavités
 Qui me reste cachées n'étant pas achevées.
 Je vois derrière mes cuisses le couteau qui s'affaire

Perçant le tissu comme une vulgaire feuille.
 Les lambeaux de moi-même sont pendants tout autour
 Seulement liés à mon corps par de minces filaments.
 L'intérieur d'un homme est comme celui d'un cerf,
 Aussi rouge et saignant quand il est dissocié.
 Je gémis de plaisir.
 Külptz rit lui aussi et n'arrête pas sa lame
 Dansant implacable
 Dans mon âme passionnée.
 Il s'affaire maintenant sur mes bras immobiles,
 Ne comptant me laisser plus une parcelle de peau.
 Le tour de mes poignets, celui de mes chevilles
 Et le moment crucial approche à grands pas.
 Külptz pose ses outils, regarde son œuvre
 Et prend des deux mains ma peau par le cou.
 Il me dit des mots bruts que je ne peux pas comprendre
 Mais qu'après, assure-t-il, je saurais explorer.
 Je vague entre inconscience et jouissance infini
 Et soudain, dans un cri, il arrache mon vêtement !
 La peau claque dans l'air !
 Ma dépouille toute entière !
 Comme un vêtement unique retiré de son cintre.
 Un frisson titanesque pétrifie mes pensées.
 Je suis maintenant vrai.
 Je suis maintenant pur
 Et j'ai enfin trouvé la réponse des forêts !
 Un seul bloc de viande ruisselant de pouvoir !
 La vérité cachée sous une autre vérité !
 Le savoir !
 Car je sais !
 Maintenant nul autre que moi ne voit mieux qui je suis,
 Qui vous êtes, qui nous sommes !
 Je sais tous les secrets !
 Je sais tous les secrets !
 Je sais tous les secrets !

35-

Külptz me laisse tremblant étendu sur le sol
 Et travaille ma dépouille sur un grand établi.
 Il écharne, il trempe, il essore et il gratte.
 Il libère mon enveloppe des entraves pourrissantes.
 Nous sommes tous en décomposition
 Si nous n'y prenons garde.
 Sous la lisse beauté, la vermine s'insinue.
 C'est d'un maître comme Külptz que chacun a besoin
 Car chacun doit connaître le plaisir d'être vrai.
 Vous êtes tous des faux !
 Vous êtes tous déjà morts,
 Pourrissant dans vos chairs comme un vieux bois humide !

Personne ne peut saisir les essences du monde
 Sans en être avant tout libéré pour toujours.
 Certains idiots meurent
 De froid ou de bêtise,
 D'autres forts comme moi parviennent jusqu'à la grotte.
 Quoi de plus évident maintenant que je sais
 Et le reste du monde me paraît bien stupide.
 Personne ne peut me dire si j'ai raison ou tort
 Car personne ne connaît ces épreuves que je vis.
 J'en suis devenu grand par excès d'expérience
 Et maudit celui qui
 Me dira le contraire !
 Et maudit celui qui
 Me dira le contraire !
 Et maudit celui qui
 Me dira le contraire !

36-

Il se passe des années ou bien plus, je ne sais.
 Il se passe moins de temps qu'il ne faut pour pleurer.
 Ou le temps ne passe pas
 Ou il n'y a pas de temps
 Ou encore le temps s'arrête pour regarder.
 Külptz travaille ma peau avec force liquides.
 Il la tend sur des branches et la sèche contre lui
 Réchauffant le tissu du brasier de son corps.
 Il a ses yeux fermés pendant l'opération
 Et murmure des prières qui me sont adressées.
 Il dit que je suis beau,
 Que nul autre avant moi
 N'a donné à ce monde plus bel habit vivant.
 Il ne cesse de toucher ce grand cuir tendu
 Où je vois cicatrices dont le souvenir me quitte.
 Ces blessures sont à moi
 Mais que sont les blessures
 Si ce n'est faiblesses mortelles et aveux d'impuissance ?
 Une fois bien fini, mon corps sera solide,
 Ma chair bien protégée par un cuir de jouvence.
 La jeunesse sera mienne et je la chérirai
 Chaque nuit tout au fond d'un royaume promis.
 J'en serai le seigneur avec ânes et vassaux,
 Régnant sur une contrée qui portera mon nom.
 Je plongerais mes grands ongles dans toutes les poitrines
 Pour montrer aux humains comme leur chair est fragile.
 On tentera de me tuer mais les glaives se casseront
 Les flèches inefficaces plantées dans leur tireur.
 Je serai immortel !
 Je serai tout puissant
 Et l'ours se couchera pour me laisser passer.

37-

Külptz détache ma peau des branches où elle séchait.
Il caresse un côté puis l'autre avec ferveur.
On peut voir sa main au travers de l'étoffe
Tant le travail est fin et l'objet délicat.
Il me prend par la tête et me remet debout,
Souffle une fois sur mon corps pour en ôter le pu.
Une flamme rugissante m'engloutit dans sa bouche
Et une fois ressorti, je suis fumant et propre.
Külptz met mon habit posé sur mes épaules
Et sort de son bras une aiguille plantée.
Il y glisse du fil de grande qualité
Et enfonce le tout dans mon tout nouveau cuir.
Son visage est obscur, son sourire évanoui.
Ses mains sont bien agiles mais lui semble troublé.
De la colère aussi dans ses gestes appliqués.
Ses yeux ne quittent pas les miens pleurant du sang.
Il me dit qu'il me hait,
Que tout est terminé
Et qu'une fois recousu
Mon voyage est fini.
Je sens ma chair qui touche sa nouvelle compagne
Qui lance à son assaut son gourmand cartilage.
Külptz serre ses fils et les noue solidement
Et je retrouve alors l'apparence d'autrefois.
Mon visage est plus brun,
Mes cheveux envolés.
J'ai l'allure d'un roi qu'on vient de couronner.

38-

Tout est maintenant fini.
Il fait le dernier point
Dans ma nuque et le serre plus fort que les autres.
« Maintenant, me dit-il, tu es prêt pour partir,
Mais du prix à payer tu n'es pas acquitté. »
Je frémis de terreur
Car il pointe son aiguille
Droit sur moi désormais
Sans souci d'élégance.
Je ne peux pas bouger
Et je sais qu'il est vain
D'échapper aux titans dans l'endroit où il vivent.
Je regarde au-dessus
Vers un ciel qui brûle
Et comprend qu'un destin doit mourir dans les flammes.
Külptz pointe son aiguille, son couteau et le reste.
Ce sera mon blason

Au royaume des Enfers.
L'armée s'abat sur moi
 Dans un fracas divin
Et pour la dernière fois,
Je peux voir son sourire
Mais j'entendrai sa voix
 Plusieurs fois après ça
 Se moquer de ma peur
 Car il ne me tue pas.

Verset 39 :

Nous marchons pas à pas, anarchique cohorte.
On a crevé nos yeux pour avoir trop vu.
Nous marchons sous la terre, dans réseaux de galeries
Sous les routes et les champs que vous foulez toujours.
Notre peau est plus dure que l'habit du chasseur
Mais nos mains touchent les murs pour trouver un chemin.
Nous irons dans le noir un à un plus nombreux
Et ne mourrons jamais, insensibles seigneurs.
Pensez quelques fois à vos frères ici-bas.
Arrêtez vos affaires, regardez sur le sol
Et criez votre joie de roussir au soleil,
De pouvoir mourir un jour sous un rayon d'hiver.
Hurlez votre plaisir, embrassez la poussière
Et qu'une de vos prières
Parfois nous atteigne.
Et qu'une de vos prières
Parfois nous atteigne.